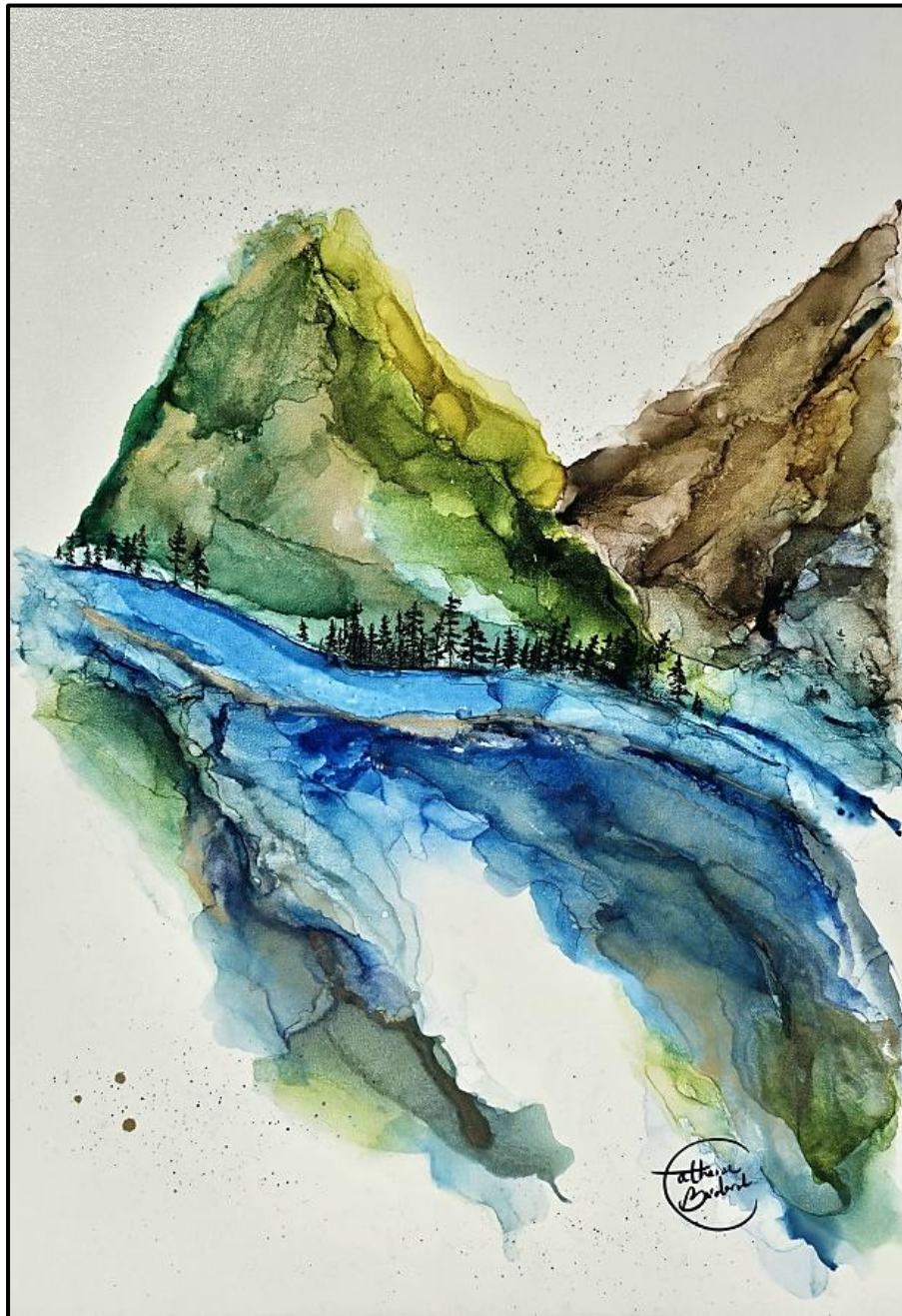


Écrits mariverains 2026



Crédit photo Ghislaine Crête

Page couverture, œuvre de **Catherine Bédard**:

« Sommet des Hautes-Gorges »

Proclamée « **Prix du public** » lors de l'exposition collective Perceptions 2025

ISBN-978-2-9810768-9-2

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION	i
À LA VOLÉE	1
DES AURORES BORÉALES POUR LE NUNAVUT	5
LA BIÈRE D'ÉPINETTE.....	10
LA BROMURE D'ARGENT ET LA VÉRITÉ.....	15
LA MAISON DE MON ENFANCE	16
LA PETITE FILLE AUX MARGUERITES	20
LA VISITE AU JARDIN ZOOLOGIQUE.....	23
LE JOUR OÙ GRAND-PAPA BILODEAU A DÉCIDÉ DE NE PLUS CONDUIRE D'AUTO	27
LE SOUFFLE DES AUTRES	31
LES YEUX D'UN ENFANT	33
MA TANTE RÉGINA	37
MAISON PATERNELLE	41
PANDORA	43
PERDRE ET GAGNER	47
UNE AMIE SI PRÉCIEUSE.....	50

INTRODUCTION

En 2003, un comité d'animation a eu l'idée d'offrir aux auteurs mariverains l'opportunité de diffuser leurs écrits dans un recueil, gratuitement distribué à la population. Depuis, chaque année, cette belle initiative se poursuit fidèlement, permettant ainsi à la Ville de Sainte-Marie de vous faire découvrir ses auteurs.

Vous pouvez relire toutes les éditions des Écrits mariverains
sur le site web municipal:

<https://www.sainte-marie.ca/loisirs-culture/ecrits-mariverains/>

Merci aux auteurs participants et bonne lecture !

Line Gagnon

Agente de développement culturel, Ville de Sainte-Marie

À LA VOLÉE

- Maman! Maman!
- J'arrive mon oisillon. Arrête de crier! Tu vas effrayer notre volée. Je t'ai pourtant appris la signification de nos cris et l'importance de les émettre au bon moment.
- Oui, oui, je sais, je sais, mais il y a des bizarres de gros oiseaux dans la cour près de ce champ. Ils n'arrêtent pas de nous houspiller.
- Hum! Je vois. Tu sais Clovis, je connais bien ces drôles de bêtes. Il ne faut pas leur porter attention.
- Pourquoi dis-tu qu'ils sont drôles? Moi, je les trouve... lourds.
- Je vais t'expliquer. Lorsque j'avais ton âge, une de ces « têtes d'oiseau » m'a fortement percutée. Il a accidentellement passé au travers de son enclos, car un renard roux y avait creusé un trou.
- Mais, mais, tu nous as toujours dit que les renards roux mangeaient les oiseaux! Alors, pas eux? Pourquoi n'a-t-il pas fui l'odeur?
- Ah! Ils sont dangereux pour eux-aussi. Le renard roux voulait s'aménager ainsi un garde-manger à ciel ouvert, en cas de disette. Mais avec la domestication, ces gros volatiles ont perdu leur instinct de survie. Cela fait tellement longtemps qu'ils n'ont plus besoin de se battre pour vivre! Ils ne s'occupent plus que de manger et de dormir.
- Moi qui les enviais presque.
- Hum. Je continue mon histoire. Cette dinde, c'est ainsi que les humains la nomment, était donc tombée dans le trou, se retrouvant dans le même champ que nous.
- Mais pourquoi t'a-t-elle attaquée?

- Je pense que, s'étant retrouvée seule, face à nous tous, elle a pris peur. Ne sachant comment réagir, elle a foncé sur le premier individu qu'elle a vu.
- T'a-t-elle blessée?
- Oh! J'étais vraiment secouée parce que je ne pouvais même pas m'envoler pour m'enfuir et les autres non plus. Il y a eu en réalité plus de peur que de mal, de part et d'autre. Nous l'avons ensuite entourée de tous les côtés pour la reconduire dans son enclos et avons rebouché l'ouverture avec tout ce que nous avons trouvé.
- Alors cela s'est passé durant la période de mue?
- Oui. Tu as compris que nous vivons alors en milieu agricole, semi-urbain et urbain pour nous éloigner le plus possible de nos prédateurs, qui eux préfèrent normalement être loin des humains.
- Contrairement aux dindes?
- Exact! Les humains élèvent les dindes. Ils les nourrissent, les logent, les élèvent douillettement.
- Ne trouves-tu pas la vie de ces animaux plus facile que la nôtre? Nous sommes libres, mais nous devons trouver notre nourriture nous-mêmes et un habitat. Nous devons apprendre tôt à voler et à nous serrer les coudes pour nous protéger. Nous devons déménager souvent, adoptant une vie nomade.
- Exact! Cela veut aussi dire que nous avons développé une capacité d'adaptation extraordinaire, que nous avons su évoluer.
- Oui, mais eux n'en ont même pas besoin.
- Connais-tu la moyenne d'âge de notre espèce?
- Non.
- De 20 à 25 ans.

- Oui, mais de 20 à 25 ans de travail ardu.
- Contre de 10 à 12 semaines en élevage industriel ou encore jusqu'à 4 à 6 mois de vie sédentaire de pacha dans un enclos comme celui-ci.
- Alors ceux-ci ne vivront seulement que 4 à 6 mois, tout au plus?
- Pourquoi crois-tu qu'ils soient élevés aussi grassement? Je te rappelle qu'ils ne sont pas non plus des animaux de compagnie.
- Je n'en ai aucune idée.
- Si je te dis « Action de grâces » ou « Thanksgiving » ou encore « festin de Noël »...
- Ah oui! Grand-mère nous a raconté quelque chose à propos de ces fêtes chez l'humain, une histoire qui disait que le dindon avait la place de choix. Il y a même une expression : être le dindon de la farce...
- Hum! Grand-mère ne voulait pas vous effrayer inutilement. Je te juge suffisamment grand pour connaître la vérité. L'homme nourrit la dinde pour la manger. Il la met sur sa table. Voilà!
- Quoi! Pourquoi ne se sauvent-elles pas lorsqu'ils veulent les abattre?
- Les dindes trop bien nourries ne peuvent rapidement plus voler. Leurs poitrines deviennent beaucoup trop volumineuses.
- Ça alors! Crois-tu que les dindonneaux rêvent eux aussi de notre vie?
- Cela me surprendrait fiston. Ils ne vivent pas assez longtemps. Et puisqu'ils ont tout, tout cuit dans le bec, à quoi veux-tu qu'ils rêvent?
- C'est peut-être aussi un peu pour la survie que nous, les gars, nous devons vous quitter lorsque nous sommes âgés d'un an?

- En partie. Comme tes grands frères avant toi, vous vous regrouperez, vivrez ensemble, vous vous entraidez et continuerez à grandir jusqu'à ce que vous trouviez une compagne pour la vie lorsque vous aurez environ 2 ans.
- Ah! J'ai vu Alain, l'aîné de la précédente couvée, faire des mouvements rigolos devant une gang de filles l'autre jour.
- Observe-le bien. Nous appelons ces gestes la parade nuptiale. Elle sert à charmer une demoiselle. S'il réussit, ensemble, ils créeront leur propre famille.
- Même si je trouve encore la plupart des filles énervantes, là, je sais à quoi me préparer! Quand va-t-on décoller pour le Sud?
- Bientôt Clovis, lorsque vous pourrez toi et ta couvée, voler plus haut et plus longtemps. Nous pourrons alors vous enseigner les positions à adopter dans le ciel pour effectuer le grand V, afin que tous puissent se ménager.
- Je comprends mieux l'expression humaine que tu as employée « avoir une cervelle non plutôt une tête d'oiseau » lorsque je regarde ces dindons. Rassure-toi, je ne les envie plus du tout. Bon! Salut Mum!
- Mum?
- Nous, les gars plus vieux, nous trouvons cela moins bébé de t'appeler ainsi.
- Hum!

Renée Guay

DES AURORES BORÉALES POUR LE NUNAVUT

Fin mars 1999. Dans ma classe de 27 élèves de 6^e année, à l'école Mgr-Feuiltault, tout va pour le mieux. Nous avons atteint notre erre d'aller et les élèves tout autant que le professeur connaissent bien leur rôle et savent à quoi s'attendre.

En ce timide printemps, je présente le sujet de la recherche qu'ils auront à faire d'ici la fin de l'année en sciences humaines (histoire et géographie). Elle portera sur les provinces et territoires qui forment le Canada, sauf que cette année, il y a une grande nouveauté puisqu'on accueille un tout nouveau territoire : le Nunavut. La sacro-sainte affirmation que l'on répète depuis 50 ans disant que le Canada est composé de 10 provinces et de 2 territoires ne tient plus et nous devons maintenant parler de 10 provinces et de 3 territoires.

L'entrée officielle du Nunavut est prévue pour le jeudi 1^{er} avril 1999 et je préviens tout de suite les élèves que ce n'est pas un poisson d'avril... même si de mon côté, je leur ai concocté une petite surprise.

Le 1^{er} avril, de tout temps, n'est pas reconnu pour être la journée préférée des professeurs en raison particulièrement de l'agitation et de l'inattention qu'elle suscite en classe. Demain, ce sera la date fatidique et cette année... ce sera jour de vengeance pour l'enseignant que je suis.

Hier, je les ai informés que le gouvernement du Canada avait prévu une grande fête pour accueillir son nouveau territoire et qu'il y aurait de gigantesques projecteurs lumineux qui éclaireraient le ciel un peu partout au pays, recréant ainsi des images d'aurores boréales. Ce sera alors une façon d'honorer le nouveau territoire où, comme on le sait, on peut en observer de magnifiques régulièrement. Je leur ai aussi précisé qu'on serait, somme toute, très chanceux si on parvenait à en apercevoir à Sainte-Marie, mais qui sait.

La fameuse journée arrive et comme à chaque fois, plusieurs élèves tentent de me coller un poisson en papier dans le dos. Bon joueur, je les laisse s'amuser en ayant appris avec le temps qu'il valait mieux garder les fameux poissons plutôt que de tenter de les retirer. Une fois les élèves tous installés, je leur souhaite « Bon poisson d'avril ! » tout en leur rappelant qu'on a du travail à faire, entre autres, un test.

J'ajoute que c'est aujourd'hui, la date officielle d'entrée du Nunavut dans la Confédération du Canada et que...

- Croyez-vous que nous verrons des aurores boréales? me coupe Gabriel.

- Difficile à dire d'autant plus que la journée est plutôt ensoleillée. Nous verrons... et n'oublie pas de lever la main pour prendre la parole, Gabriel.

J'enchaîne avec le déroulement prévu pour l'avant-midi et nous débutons par notre test de sciences humaines.

Pendant qu'ils s'exécutent, je mets au point mon petit stratagème et je connecte le flash électronique dissimulé dans mon tiroir de bureau bien à l'abri des regards.

Ce petit flash électronique m'avait déjà bien servi l'été dernier. Retrouvé dans mon bureau, à la maison, alors que je faisais du rangement, il accompagnait auparavant un appareil photo et servait à prendre des photos dans le noir. La lumière vive et soudaine éblouissait et s'apparentait à un éclair dans le ciel.

Je l'avais utilisé avec succès pour « terroriser » ma belle-mère que j'adore par ailleurs. Cette dernière, affectée de brontophobie (peur des orages), était venue nous rendre visite un dimanche après-midi. Le temps lourd et propice aux orages ne lui plaisait pas particulièrement, ce qui ne l'avait pas empêché de s'asseoir sur la chaise berçante, près de la fenêtre. Pendant qu'elle discutait avec mon épouse, je m'étais posté dans l'escalier de la cave, laissant la porte entrouverte, et muni de mon fameux flash, je l'avais actionné. Aussitôt la discussion s'était interrompue et j'avais entendu ma belle-mère dire :

- On va avoir un gros orage, fermons les portes pour éviter les courants d'air!

Pendant qu'elle s'activait, j'avais envoyé une salve « d'éclairs ».

- Dépêchons-nous, ça va barder, qu'elle avait rajouté, paniquée.

Ma conjointe, flairant l'arnaque, était venue me débusquer dans la descente de cave alors que je me tordais de rire.

- T'as pas honte!...

- Arrête-ça! Maman, c'est Bernard qui te joue un tour!

Je m'étais empressé d'aller m'excuser auprès de ma belle-mère qui, choquée, m'avait quand même accordé un petit sourire.

Espèce de fou! n'avait-elle pu s'empêcher de me dire et nous nous étions tous esclaffés de rire.

J'étais loin de me douter à ce moment-là que je me servais de mon petit gadget en classe l'année suivante...

Pendant que les élèves, tête baissée et concentrés, complètent leur test, j'entrouvre mon tiroir de bureau et j'actionne une première fois mon flash. Aussitôt, quelques élèves lèvent la tête et se regardent, mais sans plus. Ne voulant pas briser leur concentration, je les laisse terminer leur test.

Au bout de 15 minutes, je ramasse les copies et nous enchaînons avec la correction de leur projet d'écriture débuté hier. Équipés de leur dictionnaire, leur cahier en main, je leur donne les dernières directives et le travail débute.

Quelques minutes plus tard, j'actionne à nouveau mon flash. Justin, le crayon dans la bouche, les yeux dans le vague, occupé sans doute à se demander pour la énième fois si toujours prend toujours un « s », tressaute. Il regarde tout autour de lui, jette un regard aux fenêtres et pensif, vient me voir.

- M. Bernard, ça se peut-tu que ce soit commencé? me dit-il à voix basse.

- Que veux-tu dire?

- Ben... les aurores boréales.

- Je n'ai rien remarqué, dis-je innocemment. Retourne à ta place et termine ta correction.

Pas très convaincu, il reprend sa place et poursuit son travail, levant régulièrement les yeux dans l'espoir d'apercevoir à nouveau la brève lueur.

Juste avant la récré, alors que les élèves, le dos tourné, retournent ranger leur dictionnaire à l'arrière, j'appuie à nouveau. Plusieurs s'en sont aperçus et dans le brouhaha, s'approchent des fenêtres. Jouant le jeu, je les imite pendant que tous me questionnent en même temps. Heureusement, la cloche annonçant la récré vient à ma rescousse et tous sortent rapidement.

Au retour, Alex, Josée et Maxime arrivent en trombes pour m'annoncer que nous sommes les seuls à l'avoir vu. Leurs copains, eux aussi au courant de l'évènement historique concernant le Nunavut, n'ont rien remarqué.

On est chanceux, hein, M. Bernard?

Oui, vraiment! que je leur réponds en feignant l'enthousiasme.

Après la correction de leur devoir de français, je leur remets les ateliers du mois. Pendant que deux élèves passent les copies, bien assis derrière mon bureau, j'actionne à nouveau mon flash à deux reprises.

- Encore, M. Bernard! Vous avez vu? me questionne Maxime.

- Bien sûr!

Puis pensif, j'ajoute :

- C'est quand même extraordinaire ce que la science et le progrès peuvent réaliser aujourd'hui.

Juste avant la période du dîner, alors que les élèves quittent la classe, encore deux autres petits coups. Dans le corridor, j'entends quelques-uns de mes élèves s'informer à d'autres s'ils ont vu le phénomène pendant que je ris sous cape.

Au retour, quelques élèves qui dînent à la maison et qui ont parlé de ce qu'ils avaient vu en classe à leurs parents, me questionnent. Évidemment, aucun parent n'a vu les fameuses aurores boréales... même que le papa de Valérie s'est moqué d'elle en lui disant :

- Ça, c'est un beau poisson d'avril que M. Bernard vous a monté!

Je les regarde, à la fois surpris et faussement indigné.

- Mais comment pourrais-je créer de tels phénomènes bien assis dans ma classe en votre compagnie?

Ils se regardent, cherchant une explication plausible, puis s'en retournent à moitié convaincus.

Mme Nadia, déjà à ma porte, les attend pour leur cours d'anglais.

Après le cours, un peu de lecture et c'est déjà la récré.

La pause terminée, les élèves rentrent, certains avec d'autres poissons dans le dos pendant que Véronique et Stéphanie tentent d'augmenter la quantité de « trophées » que je porte à l'arrière.

Pour notre dernière période, nous nous rendons visiter l'Écolovan stationnée dans la cour. Ça tombe bien, car avec ce que les élèves ont vécu en cours de journée, l'attention n'est plus là et il aurait été difficile de faire un quelconque travail scolaire en classe. La visite terminée, nous avons tout juste le temps de retourner en classe pour faire nos sacs avant que la cloche sonne. Placé devant la porte, alors que tous sont debout, prêts à sortir, je leur demande d'attendre un instant et me rends à mon bureau. Je soulève mon flash électronique et l'actionne en leur criant : POISSON D'AVRIL!

M. BERNARD !!!!! me crient-ils tous en même temps avant de déguerpir.

Bernard Audet

LA BIÈRE D'ÉPINETTE

Quand on est jeune, on aime les friandises et les boissons sucrées. Chez nous, ça ne faisait pas exception; on nous imposait certaines limites concernant les gâteries, mais lorsqu'une permission nous était accordée, on savourait avec satiété le choix que nous avions fait. Que ce soit avec des chips Dulac, un gâteau Vachon ou un biscuit Viau, une bonne liqueur sucrée était toujours la bienvenue. Et dans le cas des boissons rafraîchissantes, ce n'était pas le choix qui manquait. Pepsi, Coke, Seven-up et l'Orange Crush étaient les plus populaires; mais il y avait aussi, des compagnies qui offraient de nombreuses variétés dont nous nous faisons un plaisir de goûter la saveur.

Pas loin d'où je demeurais, à Québec, la Whistle, une compagnie d'embouteillage située sur la rue St-Bernard, produisait six essences de ce type de breuvage dont la fameuse liqueur aux fraises et la *cream soda*, nos deux préférées. Puis, il y avait la savoureuse bière d'épinette, dans sa bouteille verte qui ravissait nos palais. Selon la publicité, « La bière d'épinette la Canadienne » était « délicieuse et rafraîchissante en tout temps ». De plus, les personnes âgées disaient que cette boisson fermentée et riche en vitamine C était utilisée jadis pour prévenir le scorbut chez les marins et les explorateurs. Loin de considérer cette liqueur comme nocive pour la santé, on lui attribuait plutôt des notions curatives contrairement à ses gros compétiteurs : Coke et Pepsi. Ceci venait légitimer nos excès occasionnels.

- Dans le temps, nous aussi on en buvait de la bière d'épinette, dit un jour maman. Mon père avait une recette pour en faire.

Pour nous, c'était une découverte. Si maman réussissait à en produire, ça coûterait moins cher et on pourrait en boire davantage. Une opinion grandement partagée par mes frères et sœurs.

- Seriez-vous capable d'en fabriquer? osai-je demander un jour à notre mère, sachant qu'elle avait déjà tenté une expérience de fabrication de vin qui n'avait pas fonctionné.

- Peut-être, répondit-elle. Il faudrait que je retrouve la recette. J'vas demander à Gaudias si y a pas gardé ça.

Mon oncle Gaudias, le frère de maman, un personnage au tempérament ténébreux, était un conservateur des traditions anciennes. Il n'avait jamais eu d'auto : pour se déplacer, il prenait de longues marches ou utilisait sa vieille bicyclette munie de roues de bois, comme nous l'avait fait remarquer notre père. On espérait grandement que cet oncle ait conservé la recette de la bière d'épinette dans l'un des tiroirs de sa commode antique.

Un jour, maman reçut la visite de Gaudias. Pendant que mon frère Pierre et moi examinions dans l'entrée, les fameuses roues de bois de sa bécane, celui-ci expliqua à maman les secrets de la recette de bière d'épinette :

- C'est pas très compliqué, dit-il, en lui tendant des notes gribouillées sur un bout de papier brun récupéré d'un sac d'épicerie. Ça prend de la mélasse, du sucre ou du sirop d'érable, de la levure Fleischmann et de l'eau.

- À part la levure, j'ai tout ce qu'il faut. J'vas essayer ça. J't'en donnerai des nouvelles.

Quelques jours plus tard, maman nous informa qu'elle s'apprêtait à tenter sa chance.

- J'ai tous les ingrédients, mais il me manque la levure. J'ai vérifié. Mlle Lachance, notre épicière du coin n'en a pas. Il paraît qu'on pourrait trouver ça au « 15 cents » sur la rue Saint-Joseph. Si quelqu'un était prêt à aller m'en chercher, je pourrais faire une recette cet après-midi.

Ce magasin de détail qui portait le nom de Kresge, nom difficile à prononcer, était situé à environ un km de chez nous. Même si c'était un peu loin s'y rendre à pied, pour mon âge, je m'offris pour faire cette course.

- Tu n'as qu'à demander un paquet de levure « Fleishmann » au commis, dit maman, pour me rassurer.

Heureux de pouvoir contribuer à la préparation de cette boisson maison, je pris la longue rue Saint-Vallier qui rejoignait Saint-Joseph près de Langelier. Tout au long du parcours, je me questionnais : « Et si le commis-vendeur ne connaissait pas ça la levure Fleischmann? ». Avoir à demander un produit en prononçant un nom qui ressemblait à de l'allemand me rendait inquiet.

Aussitôt entré dans le magasin, je m'approchai timidement de l'un des longs comptoirs.

Qu'est-ce qu'on peut t'offrir, jeune homme? me demanda un commis qui avait surveillé mon arrivée.

- Maman m'a demandé d'acheter des sachets de levure Fleischmann, dis-je, sans trop de conviction.

- Un moment! J'vas aller te chercher ça dit le vendeur.

Je n'en croyais pas mes yeux; en deux temps, trois mouvements, celui-ci me présenta le produit affichant le mot Fleischmann sur le contenant jaune et vert. Après avoir payé avec l'argent que maman m'avait fourni, je pris le chemin du retour, heureux de bien remplir ma mission. J'avais hâte de pouvoir bientôt goûter la fameuse bière d'épinette maison. Mais ma joie fut de courte durée, car lorsque je lui remis les sachets de levure et son change, ma mère m'informa qu'on ne pourrait déguster le breuvage sucré avant quelques jours. Même si la recette était préparée la journée même, le produit devait fermenter pendant un bon moment.

En effet, après avoir mélangé l'eau, la matière sucrée et la levure, il fallait laisser fermenter pendant 3 à 4 jours dans un endroit obscur et sec à une température de 18 à 20 degrés Celsius.

- La garde-robe de ma chambre à coucher va faire l'affaire, dit maman, en allant y déposer la demi-douzaine de bouteilles de vin qu'elle avait remplies de son breuvage miracle. Il suffisait de patienter quelques jours et on pourrait goûter ce nectar maternel.

Le mercredi suivant, nous étions en train d'écouter l'émission Les Plouffe, sur notre télé 21 pouces, lorsqu'un bruit fit écho dans la chambre d'à côté.

- Avez-vous entendu, questionnai-je? Qu'est-ce que c'est?

- Une vieille maison, des fois ça craque en hiver; il y a aussi les calorifères qui cognent parfois au passage de l'eau chaude.

Sachant que papa ne voulait pour rien au monde manquer les dialogues de Théophile, Onésime, Napoléon et les autres membres de la famille Plouffe qui animaient notre soirée du milieu de la semaine, je n'insistai pas.

Quelques instants plus tard, on perçut un nouveau son dans la pièce adjacente au salon. Puis on entendit un « pop » percutant. Tous nos regards se sont alors tournés vers la chambre à coucher où maman se dirigeait. On avait solutionné l'énigme. Avant que notre mère ait eu le temps d'ouvrir la porte de la garde-robe, un autre « pop » se fit entendre, celui-ci suivit d'un « Fsssssiit »!

À cause de la fermentation, les bouchons de liège étaient expulsés et la bière bouillonnante s'échappait vivement par le goulot. Maman s'en tira avec une séance d'essuyage qui ne la découragea nullement.

- Je vais me reprendre, dit-elle, et j vous jure que les bouchons ne sauteront plus.

Quelques jours plus tard, elle déposa au même endroit la même quantité de boisson maison qu'elle avait insérée dans des bouteilles de vin Saint-Georges vides qu'elle avait conservées.

- J'ai pas pris de chance, dit-elle; j me suis assurée que les bouchons sont bien vissés.

Le mardi suivant, alors qu'on était en train d'écouter le Survenant, on entendit un « pop » suivi d'un craquement de verre dans la garde-robe.

Ah non, dit maman, en se précipitant vers l'endroit mystérieux. Au même moment, un deuxième bruit de verre cassé résonna. Lorsqu'elle ouvrit la porte, notre mère découragée ne put que constater les dégâts. Le liquide sucré s'était répandu au milieu d'éclats de verre projetés parmi les souliers. La force de la fermentation avait même expulsé du liquide parmi le linge qui pendait. Rapidement, Maurice, mon frère aîné, eut l'idée de dévisser le bouchon des bouteilles demeurées intactes afin de donner de l'espace pour l'aération, évitant ainsi un résultat encore plus désastreux.

Dans les jours suivants, maman ayant décidé de ne pas emplir complètement les bouteilles, on a pu enfin goûter à la bière d'épinette fabriquée selon la recette de notre grand-père maternel.

- Pis, comment vous la trouvez, dit maman, avec un air sceptique.

Après en avoir avalé quelques gorgées, Pierre et moi nous sommes regardés avec un regard complice.

- Pas si pire, dit celui-ci. Ça a un goût différent, mais ça goûte la bière d'épinette.

Dans notre for intérieur, on ne voulait pas faire de peine à notre mère, mais on ne souhaitait pas non plus être pris pour boire un liquide au goût plutôt âcre qui nous priverait du plaisir de déguster de la véritable bière d'épinette (la bière d'épinette, la Canadienne).

Heureusement, notre mère a décidé de ne pas tenter de nouvelles expériences. Était-ce dû à notre réaction mitigée, à son mauvais souvenir de nettoyage de la garde-robe, à sa déception de ne pas avoir réussi à bien suivre la recette de son père? Elle n'en a jamais dit mot.

Maman avait tendance à cuisiner avec les aliments qu'elle avait sous la main, n'hésitant pas à modifier quelque peu la recette au besoin ou faire l'ajout d'un ingrédient sans la mesure exacte. Personnellement, j'ai toujours pensé qu'elle avait dû oublier l'ajout d'un ingrédient nécessaire à la réussite de celle de la bière d'épinette.

En n'ayant pas la possibilité de boire de la bière d'épinette maison à notre convenance, nous devions nous limiter à déguster de la véritable bière d'épinette à l'occasion. Sans le savoir, on mettait en application une habitude qui deviendrait un slogan plus tard à la SAQ, « La modération a bien meilleur goût ».

Jean-Marc Labbé

LA BROMURE D'ARGENT ET LA VÉRITÉ

Il était une fois une personne loufoque qui passa dans un village. Les citoyens de cette communauté l'ignorèrent. Ils se disaient qu'il passerait, d'ailleurs, ce passant à l'apparence d'un fou en loques ne les intéressait pas. Les gens de ce village avaient connu la prospérité et ils étaient devenus fiers de leur situation. Ils ne manquaient d'ailleurs pas de le démontrer, soit en l'exposant et en le paradant, soit en s'en gargarisant. Le temps passant, le passant ne passa pas et s'incrusta un peu plus dans ce village. Les citoyens en furent de plus en plus incommodés... On s'en plaignit au maire qui le convoqua pour représentation future à la Cour. Le maire le rencontra lors d'une audience publique et après avoir entendu les deux parties, consentit à reléguer à la Magistrature la fin de ce débat. Ce pauvre passant fut mis sous verrou pour vagabondage. Après quelques jours de détention, on lui assigna un jeune avocat pour prendre sa défense. Cette affaire devait être menée rondement.

À la Cour, le Procureur ne manqua pas d'exposer tout le négatif de ce personnage et ce fut au tour du jeune avocat de faire sa représentation. Il surprit tout le monde en reprenant, tour à tour, tous les arguments du discours du Procureur, pour les surexposer. Il dit: « Il est vrai que ce passant en est un qui ne devait que passer et qu'il s'est incrusté ici ». Il continua et puis enfin en vint à son plaidoyer: Tout ceci, monsieur le Juge, n'est pas la Vérité, c'est la réalité. De dire que ce passant n'a pas de dignité n'est pas la Vérité. La Réalité, c'est que ce passant n'a pas eu de droits et que l'on a surexposé tout le négatif de sa situation et qu'on a voulu en faire une vérité. Ces paroles eurent comme l'effet du bromure d'argent sur une pellicule. Petit à petit disparut l'odieux de ce qui avait été dépeint et apparut la magie d'une toute autre image. Quand vint le temps au Juge de parler, il dit ceci: « Je déclare que l'accusé est innocent, que les propos tenus contre lui sont diffamatoires, que les arguments sont péremptoires, circonstanciels et abusifs ». Cet accusé sortit de la Cour blanc comme neige. La Vérité avait eu un effet cathartique et le passant, qui était un symbole des plus négatifs en devint un de dignité, si bien que l'opinion publique changea du tout au tout et il fut adopté dans la communauté et en devint un citoyen respecté. L'histoire continue encore...

Gilles Faucher

LA MAISON DE MON ENFANCE

Je suis née la première dans la maison de mon enfance. Déjà quatre frères et deux sœurs étaient nés ailleurs dans les différents logements occupés par la famille. J'ai toujours pensé que cette maison était un peu plus à mon frère et à moi, car elle avait été témoin de notre naissance. Elle était située au 254, rue Morin à Sainte-Marie. Fait intéressant, elle portait le patronyme de mon arrière-grand-père maternel.

C'était une maison carrée recouverte de papier brique. Elle est percée de cinq fenêtres sur la façade, quatre poutres blanches soutiennent le porche qui abrite une grande galerie où l'on peut jouer les jours de pluie ou certains soirs d'été. Parfois, après avoir récité le chapelet en famille, à la radio, on s'asseyait sur la galerie avec maman, lorsqu'elle le pouvait, pour savourer la douceur de l'été. De chez-nous, on entendait la musique s'échapper du Juke-box du Snack Bar à Gilbert, au coin de la rue, les adolescents faisaient jouer les succès d'Elvis Presley ou ceux de Michel Louvain, je ne comprenais ni la langue ni la signification, mais j'aimais ces airs qui flottaient les soirs d'été.

Du côté de la cour, là où mon père stationnait sa voiture et son camion, il y avait une longue cheminée de briques qui longeait le mur. Un garage en bois était accolé contre la clôture qui délimitait la fin de notre terrain. Ce garage servait au rangement des équipements nécessaires à mon père qui était entrepreneur de routes.

À l'intérieur, papa avait aménagé un carré de sable pour nous, les deux petits derniers. Sur une tablette très haute reposait un grand réservoir à essence pour les besoins du travail de mon père. Moi, j'adorais cette odeur, j'y allais très souvent pour respirer ce parfum qui était répugnant pour la plupart des gens. Maman avait aussi un jardinet où, salade, carottes, tomates, concombres et fèves jaunes se côtoyaient pour agrémenter les plats qu'elle nous préparait.

En ouvrant la porte d'entrée, à droite, se trouvait le salon qu'on utilisait seulement dans les grandes occasions telles que: Noël ou lors de la visite annuelle du curé Lehoux.

Ce jour-là, on devait s'endimancher et attendre qu'il soit passé, interdiction de sortir pour tous. De la fenêtre, on le surveillait jusqu'à ce qu'il atteigne la maison du voisin alors, on devenait un peu plus excités, mais maman nous rappelait de ne pas faire de niaiseries. Un long divan de couleur vert olive nous permettait de nous y entasser. Il y avait aussi deux fauteuils, une table d'appoint où reposait la lampe orange. Un petit tourne-disque complétait l'ensemble.

Sur la gauche, il y avait la salle de séjour contiguë à la cuisine où se déroulaient les activités familiales. L'aménagement était très simple, un téléviseur qui était ouvert presque toute la journée en alternance avec la radio de CHRC.

Deux petits divans en cuirette de couleur orange Popsicle, une chaise berceuse pour consoler les grandes peines des petits, dans un coin; la machine à coudre (Singer) sur laquelle maman cousait presque tous nos vêtements ainsi qu'un empilement de chaises additionnelles pour les besoins de notre famille nombreuse.

Juste à côté, c'était la cuisine où maman passait tellement de temps à nous concocter des plats délicieux et des pâtisseries. Souvent, elle me permettait de cuisiner avec elle, surtout quand elle faisait des gâteaux ou des biscuits, car, j'avais mon nécessaire à cuisiner en petit format. Elle nous partageait, à mon petit frère et à moi, les batteurs pour lécher le surplus de pâte à gâteau laissé et ainsi qu'à racler le bol. Il faut dire qu'elle en laissait toujours un peu plus pour nous gâter, quel doux souvenir. Dans un coin, le gros poêle à bois trônait puis suivait une série d'armoires couleur saumon avec un dossier vert et blanc où la vaisselle était rangée. Il y avait aussi un grand évier en porcelaine blanche, une table qui servait pour : les repas, les devoirs, les bricolages de Maman Fonfon à Radio-Canada, le samedi matin ainsi que pour les jeux de société ou pour les jeux de cartes et plus encore...

Près de la porte de cave, il y avait la chambre des parents où mon jeune frère et moi avions nos lits d'enfants. Au-dessus de mon lit, un ange bénitier en plastique veillait sur moi et sur ma famille à chaque soir.

Un long escalier menait à l'étage. Côté cœur, la chambre des 4 frères, deux lits doubles, une petite commode en bois et un mini garde-robe, mais surtout c'était pour eux, un terrain de jeux formidable pour les batailles d'oreillers jusqu'à ce que papa leur signifie qu'il allait monter alors les jeux et les cris cessaient et un silence assourdissant s'installait.

De l'autre côté, la chambre de mes deux sœurs aînées semblait banale: un lit double, une coiffeuse avec un miroir rond et un placard de grandeur moyenne. Cependant, pour moi, elle recelait des trésors que j'empruntais pour jouer à la madame: des souliers à talons hauts, du maquillage, des colliers et des crinolines dont une, ma préférée en dentelle noire, en superposition d'un tissu rose tendre et une grosse boucle de satin noir.

Lorsque mes sœurs étaient absentes, la tentation était souvent trop forte, je me faufilais dans la chambre, j'enfilais ma crinoline, chaussait mes talons hauts, glissait autour de mon cou un long collier, un peu de fard sur les joues et une trace de rouge à lèvres. Je me regardais dans le grand miroir en prenant des poses différentes, j'étais comblée. Lorsque maman me trouvait trop silencieuse, elle s'inquiétait, elle montait et me surprenait en flagrant délit, elle me chicanait un peu puis elle me disait : « Viens, on va laver ça ».

Elle me rappelait que ma sœur ne serait vraiment pas contente que je joue dans ses choses et que je n'avais pas besoin de tout ça, que c'était réservé aux grandes filles. Lorsque j'y repense aujourd'hui, j'avais probablement plus l'air d'un clown que d'une belle madame.

Nous avions aussi une petite salle de bain pour dix personnes, inutile de vous dire qu'il fallait souvent jouer du coude pour gagner sa place. Parfois, il fallait user de techniques choc telles, le chantage ou susciter la pitié et souvent, ça fonctionnait.

Enfin, il y avait le fameux grenier, un lieu de mystère pour moi. Une grande pièce qui n'était pas encore aménagée. On y retrouvait deux barils en carton qui servaient de rangement pour les vêtements d'hiver parsemés de boules à mites qui dégageaient une forte odeur, que l'on transportait quelques jours lors des changements de saison. Il y avait aussi, une grande valise bleue en métal aux coins dorés qui renfermait des choses précieuses pour maman.

Lorsqu'elle l'ouvrait, il apparaissait sur le dessus, sa robe de mariage ainsi qu'un boléro en crêpe de couleur saumon, c'est vrai, je ne lui ai jamais demandé pourquoi cette couleur, malheureusement, ça restera un secret. Il y avait aussi des nappes blanches et des taies d'oreillers qu'elle avait brodées pour son trousseau comme elle disait.

Dans une boîte de couleur bleu ciel était rangé un crucifix qu'elle avait reçu de sa marraine pour sa confirmation. Il y avait aussi des vêtements de bébé que nous avions portés l'un après l'autre, elle les regardait avec tendresse.

Finalement, accrochés aux fenêtres, de petits rideaux laissaient passer la clarté. Grâce aux rais de lumière, on pouvait voir flotter dans l'air les poussières, j'aimais cette ambiance du temps suspendu où tout s'arrête l'instant d'un *respire*.

Lorsque je repense à la maison de mon enfance, je m'ennuie et je chéris ces moments en famille. Tous ces petits riens tels les éclats de voix, les jours d'insouciance, les petites joies quotidiennes, les jeux avec mon petit frère, nous étions inséparables, les odeurs et même les jours tristes.

Dans mes souvenirs, je recherche le craquement de l'escalier, le bourdonnement de la fournaise et le ronron de la machine à coudre, tout ça me manque parfois. La vie n'était pas parfaite, mais c'était la nôtre. Cette maison carrée de la rue Morin, qui était ordinaire pour les voisins, était pour moi, unique. Ma maison d'enfance et les membres de ma famille me procuraient un sentiment de sécurité et d'apaisement pour l'enfant inquiète que j'étais.

Ghislaine Crête

LA PETITE FILLE AUX MARGUERITES

Une petite fille au teint basané, coloré par le soleil à l'année. Aux cheveux blonds comme les blés mûrs, légers et fins comme les soies d'asclépiade.

Cette petite au regard noisette était impressionnée par la nature. Marcher dans les champs de fleurs sauvages était de ses activités préférées. Les boutons d'or, les gros trèfles roses, les épervières orangées, les petites fleurs bleu mauve (vesce Jargeau) dont elle aimait le petit goût sucré, et bien sûr les marguerites.

Le tapis de ces fleurs se déroulait dans des champs qui lui semblaient être l'immensité. Vous voyez le bouquet! Elle aimait s'y faufiler sans se soucier des insectes qui les butinaient. Elle adorait aussi, se coucher sur le sol et regarder les herbes valser au-dessus d'elle sur le fond bleu du ciel, jusqu'à avoir la sensation que son corps se collait à la terre pour l'empêcher de tomber dans le vide de l'univers.

Et les marguerites?

Bien que cette jolie fleur ne soit pas celle qui attirait le plus son attention, elle est vite devenue, année après année, son centre d'attraction.

Un jour, on lui montra à l'effeuiller.

Cela consiste à retirer de cette fleur les pétales, une à une avec la ritournelle; il m'aime, un peu, beaucoup, passionnément, à la folie ou pas du tout.

Vu son jeune âge, la formule se résumait plus à : il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime...

Et bien évidemment étant donné ce jeune âge, cinq ans, elle n'avait aucun prétendant pour tester la chose. Petite fille d'un père absent pour le travail, avec un grand frère et une petite sœur, elle jeta son dévolu sur sa mère.

Elle m'aime, elle ne m'aime pas, elle m'aime..., elle ne m'aime pas.

Elle avait beau changer l'ordre à chaque fleur, elle arrivait toujours au même résultat.

Elle ne m'aime pas, elle m'aime, elle ne m'aime pas, elle m'aime..., elle ne m'aime pas.

Pauvres marguerites, elle en a scalpé plusieurs à la recherche du bonheur.

Mais soyez rassuré, elle était bien traitée, il lui manquait la chaleur, la tendresse d'une maman trop occupée à tenir maison seule avec trois jeunes enfants.

Puis à 10 ans, son premier soupirant. Elle a sondé la marguerite avec lui.

Il m'aime, il ne m'aime pas, il m'aime, il ne m'aime pas..., IL M'AIME! Pour la première fois, la marguerite avait dit OUI. Ce fut une amourette de jeunesse sans lendemain.

Plusieurs, plusieurs marguerites plus tard, il y a eu cette vraie fleur, celle de son cœur, cet amoureux gardé secret comme un trésor qu'on a malheureusement déraciné de sa province pour l'emmener à l'autre bout du pays.

Arriva ensuite une belle marguerite qui avait tous les atouts pour fonder sa famille et oublier la précédente, son amour impossible. Une fausse marguerite qui se terminait toujours par il m'aime.

Il aura fait éclore deux autres fleurs très chères à son cœur, qu'elle n'aura jamais effeuillé, dû à la véracité de ses sentiments à leurs égards. La petite, vous avez deviné, était devenue maman.

À travers ces années, il y en a eu des marguerites épilées. Pour les collègues de classe, de travail, les professeurs, le chauffeur d'autobus, la coiffeuse, la docteure, le dentiste (celui-là aimait en particulier son portefeuille), la marchande de fleurs, etc.

Bref! Elle avait besoin de beaucoup de: il m'aime, elle m'aime.

Cependant, elle n'a jamais consulté les marguerites pour ses enfants, sa famille, ses amies (amis), son conjoint actuel et ses chats.

Et se pointa cette période sombre de sa vie, si sombre qu'elle ne voyait plus les fleurs tout près d'elle. Parce qu'elles se sont fait piétiner par un individu mal intentionné. Il les a presque détruites à ses yeux une à une jusqu'au jour où ...

Avec de l'aide, elle a repris chacune de ces fleurs et les a remis dans son vase qui avait débordé.

On lui a aussi fait réaliser qu'il fallait qu'elle questionne sa marguerite personnelle;

Je ne m'aime pas, je m'aime, je ne m'aime pas... pourquoi? Jusqu'à ce qu'elle arrive au dernier pétale: je m'aime.

Au travers de ce cheminement, il y avait eu la révélation de sa mère qui lui avait confirmé la vérité des marguerites à son égard durant son enfance. Un aveu courageux, mais tellement important pour la suite.

Depuis cet évènement qui avait duré deux ans, il y a eu d'autres passages difficiles, dont un, infiniment difficile et tellement de merveilleux moments.

Elle a cessé de consulter le réseau des marguerites et n'accorde pas plus d'importance aux sociaux de l'internet.

Elle préfère voir se pointer ces fleurs, les marguerites qui annoncent le début de l'été, de la chaleur. En faire un énorme bouquet avec les boutons d'or, les trèfles rouges et le muguet, pour l'anniversaire de sa fille, cadeau qu'elle lui fait autant que possible depuis qu'elle est toute petite.

Et finalement, si la formule avait plutôt été?

Je l'aime, un peu, beaucoup, passionnément ou pas du tout...

En simplifié... je l'aime, je ne l'aime pas, je l'aime!

Guyliane Couette

LA VISITE AU JARDIN ZOOLOGIQUE

Quand j'étais enfant, je demeurais à Charlesbourg. C'était l'époque des trottoirs de bois et du laitier qui passait par les maisons tous les matins avec sa voiture à cheval. Nous habitions une jolie maison blanche et bleue sur la quarante-cinquième rue ouest. J'étais pris en sandwich entre trois sœurs et un frère. J'étais malgré tout heureux, j'avais des amis, de l'espace pour jouer et des Tintin pour les jours de pluie. Mes jouets préférés étaient cependant des petits animaux de ferme en métal. Que voulez-vous, les jouets de plastique n'existaient pas encore, pas plus que la télévision d'ailleurs. Quand nous étions repus de nos courses, escalades, expéditions et inventions, en attendant le souper, nous regardions ma mère coudre, reprendre ou préparer un gâteau. Ma journée de la semaine préférée était le samedi, mes mois préférés, sans conteste : juin, juillet et août.

Quelle joie quand on enlevait enfin les châssis doubles et qu'on pouvait ouvrir toutes grandes les fenêtres et laisser l'air chaud du soir pénétrer librement dans notre chambre. Je partageais alors une minuscule chambre avec Benoît, mon frère cadet. Les rideaux de tulle volaient au vent et nous laissaient entrevoir les feuilles de l'érable qui poussait entre notre maison et celle de nos voisins, les Sanfaçon. Je me souviens d'avoir effrayé mon frère en faisant des ombres sur le mur. Ma main était devenue un monstre qui le pourchassait pour le manger.

Parfois, des chats miaulaient et nous empêchaient de dormir, mais ce n'était rien à côté de notre deuxième voisin, Alcide Paradis qui hurlait des chansons d'Elvis dans la balançoire à l'heure où nous devions dormir.

J'appréciais naïvement et inconsciemment la vie simple et paisible des années cinquante en priant tous les soirs pour qu'il n'y ait plus de guerre. Les histoires de nazis, de bombardements et de chambre à gaz que ma mère nous racontait n'avaient d'égal en horreur que le récit de ses propres accouchements. Aussi remerciais-je le créateur tous les soirs de ne pas avoir à m'imaginer devoir affronter ces atrocités, étant un garçon.

Mon père, quant à lui, adorait la pêche et la chasse. Il construisait des camps de bois rond au bout du monde. Je crois que, lui aussi, sa journée préférée était le samedi. Il partait à six heures du matin pour des destinations lointaines d'où il revenait avec des odeurs de sapin, de vieux cuir, de mousse et de fougère. Sa barbe

était piquante sur nos joues d'enfant. Il étalait sur la table des douzaines de truites qu'il vidait dans le lavabo de la cuisine sous nos yeux ébahis.

Parmi les activités les plus prisées de mon enfance, il y avait les pique-niques au Jardin zoologique d'Orsainville. Je revois ma mère remplir la grosse boîte de métal, de sandwiches, de biscuits, de thermos de lait. Ma mère qui n'a jamais appris à conduire une auto retenait pour l'occasion les services de notre voisin, le taxi Hamel. Nous nous entassions à l'arrière. Mon frère et moi étions très heureux d'hériter des deux petits strapontins. Monsieur Hamel, cigare au bec, mettait le cap sur le Jardin zoologique. Sur la première avenue, nous passions tout près des maisons de mes grands-parents. Nous étions heureux quand nous pouvions les apercevoir et leur envoyer la main.

Après un trajet qui paraissait toujours trop long à Thérèse, une de mes sœurs, qui avait régulièrement mal au cœur en auto, le taxi nous laissait à l'entrée principale du Jardin zoologique. Une fois les tickets achetés et convenablement déchirés, nous pénétrions dans un autre monde. Ici, les arbres portaient des noms, les oiseaux avaient des becs et des plumes de toutes les formes et couleurs, les plates-bandes de fleurs étaient aménagées et les rivières s'écoulaient en cascades. Nous commençons toujours nos visites par les volières. Les toucans et les perroquets nous enchantaient de leurs plumages multicolores. Quel oiseau de proie a la plus grande envergure? As-tu vu l'aigrette, le marabout? Regarde les yeux jaunes de l'aigle et là, le condor comme dans Le Temple du soleil. Passionnant, mais ne trainons pas, les flamants roses sont tout près. Le totem indien atteint les nuages, mais c'est le paon qui immanquablement volait le spectacle en faisant la roue. Que ses plumes sont majestueuses ! Pourquoi tous les oiseaux ne sont-ils pas tous en liberté comme eux?

J'entends les ours. Je sens leur odeur si caractéristique. Les grizzlis, les bruns, les noirs et le summum, les ours blancs. Nous les observons effectuer leur routine, parfois quand nous sommes chanceux, ils plongent dans leur bassin d'eau bleue, pour notre plus grand plaisir. Immanquablement mon frère et moi demandons à ma mère de nous raconter la fois où l'ours a arraché le bras du gardien. Pas besoin de nous rappeler de ne pas trop nous approcher.

Après les ours viennent les singes et les grands fauves. Parfois, nous sommes chanceux et le lion rugit. Aujourd'hui, il a l'air tout endormi. Mon frère me demande si je serais assez courageux pour rentrer dans la cage, j'hésite avant de

répondre, je finis par acquiescer, mais pourvu que j'aie une arme à feu. Mon frère admire mon courage. On nourrit le lion à deux heures, nous reviendrons. Les singes nous renvoient une image de nous-mêmes qui nous amuse. Sauter de branche en branche, chercher des poux, protéger un petit, éplucher sa banane, dormir sur une branche.

Puis, c'est le lynx, les renards, les ratons laveurs, les loups, le porc-épic. Des odeurs tellement particulières, musquées, fauves se gravent dans nos mémoires. J'ai faim, nous allons pique-niquer près du vieux moulin. Ma mère a tout prévu, une nappe carreautee, des verres, une débarbouillette pour nous laver les mains et le bec. Nous écoutons à moitié le cours ininterrompu d'histoires que ma mère nous donne. Régime français, l'Intendant Talon, les anciennes maisons de pierres, le Moulin des Jésuites... « Je veux un autre sandwich au jambon et de l'orangeade », il n'y a que du lait, « c'est meilleur pour la santé. »

En quinze minutes, tout est engouffré. Mon frère et moi obtenons la permission d'aller voir les bisons de près pendant que ma mère ramasse le dîner et que mes sœurs commentent les robes des visiteuses. Nous arrachons une touffe d'herbe fraîche et nous trouvons le moyen de nous approcher de la clôture. Une femelle nous a remarqués, craintive au début, elle devient rapidement plus ambitieuse. Elle vient à nous et happe la touffe d'un seul coup. Vite, il faut aller en arracher d'autres. Nous devenons fournisseurs officiels du troupeau. Il y en a cinq, huit, dix qui veulent de notre herbe fraîche. Tout va bien jusqu'à ce que l'immense taureau prenne conscience de notre présence. Il se lève, il est énorme. Il s'approche, les veaux s'enfuient. Il repousse deux ou trois femelles d'un coup de tête. Son souffle soulève la poussière au sol. Il avance d'un pas, nous reculons de deux. La clôture cabossée nous fait prendre conscience du danger. Il est à moins de dix pieds de nous. Il gratte le sol de son sabot. Intuitivement, nous comprenons que ce n'est pas pour demander de l'herbe. Nous reculons et l'observons derrière un solide érable. Il a l'œil mauvais. Les femelles se sont toutes rangées derrière lui. Pour marquer sa supériorité, il pousse un beuglement si bas et si profond que la terre en tremble. Nous sommes effrayés et ravis au moment où nos sœurs insensibles aux charmes bovins nous invitent à poursuivre la visite vers les enclos des chèvres de montagne et des wapitis. Nous quittons à regret les bisons, notre propre famille nous appelle!

L'original dans son enclos semble souffrir de la chaleur, les chevreuils se font voler la vedette par les chameaux qui semblent parfaitement à l'aise dans leur espace

désertique. « Avons-nous assez de temps pour les otaries? Le spectacle est à deux heures. »

L'après-midi passe en un clin d'œil, nous terminons avec les castors, les chiens de prairie et les chutes de la rivière du moulin. J'imagine que nous lançons un cordage dans le rideau d'eau et que derrière nous découvrons toute une cité perdue. « Dépêchez-vous les petits gars, faut pas faire attendre Monsieur Hamel. »

Il faut être de retour à quatre heures à la maison. Ma mère doit préparer le souper pour la maisonnée. Éplucher les patates, faire cuire la viande, les légumes...

Pendant ce temps, dans notre cabane faite de boîtes de bois dans la cour, nous planifions notre prochain safari en Afrique. Un éléphant barrit au loin, nous allons l'approcher et tenter de le piquer sous le ventre avec nos lances acérées, mais avant il faut s'enduire des pieds à la tête de son fumier pour masquer nos odeurs. Mon frère grimace.

Un cri nous rappelle dans le monde réel. Le souper est servi. Mon père est revenu du travail. Nous lui racontons notre journée au Jardin zoologique. Il nous écoute en souriant.

Raymond Beaudet

LE JOUR OÙ GRAND-PAPA BILODEAU A DÉCIDÉ DE NE PLUS CONDUIRE D'AUTO

Dans la famille Bilodeau, on a pour tradition de raconter des anecdotes touchant les membres de la famille...

Celle qui m'a le plus marqué est celle où mon grand-père Léopold (mieux connu à Sainte-Marie par son surnom Pôle) a décidé, un jour, de renoncer définitivement à son permis de conduire.

Ce geste, raconté des dizaines de fois par mon père, démontre clairement le caractère particulier de grand-papa. C'est probablement pour ce genre de décision que le mot cabochon était parfois accolé à son nom de famille par les Mariverains de l'époque.

Léopold est né à Sainte-Marie, en 1903 et il était le seul fils de Taschereau Bilodeau et d'Elmina Roy. Taschereau était un homme d'affaires reconnu à Sainte-Marie.

Léopold était entouré de ses neuf sœurs, dont les fameuses Mlles Bilodeau, habitant la grosse maison blanche, aujourd'hui démolie, sur la rue Notre-Dame Sud.

Léopold a lui aussi été en affaires. Pendant des décennies, il a opéré un garage en face du cimetière de Sainte-Marie. Sa passion pour les automobiles était la suite logique du métier de charron de son père. La présence de plus en plus marquée de l'automobile, dans les années 1920, l'encouragea à ajouter, à l'entreprise familiale, les services de mécanique, d'essence et même de vente d'autos avant la guerre de 39-45. Après la Deuxième Guerre mondiale, à laquelle il s'enrôla volontairement, il exploita seul le garage jusqu'aux années 60 pour le céder par la suite à son fils Paul. À sa retraite, plusieurs élèves, du bas du village l'ont connu comme chauffeur d'autobus scolaire.

En 1929, il épousa Annette Bourque de Vallée-Jonction et au début des années 1930, le couple déménagea dans la maison paternelle près du garage où Léopold vécut jusqu'en septembre 1984 au moment de son décès.

Avec Annette, à l'inverse de ses parents, ils ont eu une seule fille (Jacqueline) et sept garçons (Jean-Roch, Marcel, Luc, Pierre, Roger, Paul et Louis). Comme leur père, les enfants ont tous été des amateurs d'automobiles... Même tante Jacqueline pouvait être considérée comme un gars de char!

Aujourd'hui, la descendance de Léopold et d'Annette compte 29 petits-enfants et de plus en plus d'arrière et d'arrière-arrière-petits-enfants. Connaissant le caractère de certains descendants, je peux affirmer que la lignée des cabochons est assurée!

Mes souvenirs les plus précis de grand-papa remontent à la fin des années 60. J'ai en mémoire un homme humble, discret, très très pratiquant et foncièrement conservateur pour qui le quotidien, à la retraite, consistait à aller faire son tour à son ancien garage, aller prendre sa collation chez Marcoux (un Jos-Louis et un Pepsi), et à réparer ses vieux téléviseurs. Sa vie simple dans le confort de son foyer près d'Annette lui suffisait. Pas de voyage, peu de sorties ou de visites. Deux de ses expressions favorites m'ont toujours fait rire :

- Ça vaut pas une cenne... pour tout ce qui était nouveau ou pas!
- Quand je vais déménager, je vais juste changer de côté de rue... (faut comprendre qu'il demeurait en face du cimetière)

Mon père, Marcel, m'a raconté, à moi comme à beaucoup d'autres, des dizaines de fois l'anecdote du permis de conduire. Même si je connaissais, depuis longtemps, la fin de l'histoire, chaque fois j'éprouvais un mélange de plaisir et de nostalgie généré autant par l'attitude de grand-papa que par le plaisir manifeste que mon père avait de parler de son père et d'assurer la continuité de notre histoire familiale.

À sa retraite, Léopold s'était trouvé un passe-temps; réparer de vieux, très vieux, téléviseurs en noir et blanc bien entendu, ceux qui avaient une roulette pour changer de poste. J'ai toujours vu dans l'ancienne cuisine d'été des dizaines de vieux postes. J'imagine que voir apparaître l'image dans l'écran cathodique devait lui donner le sentiment de réussir, malgré son âge, à réparer un objet comme dans le temps où il réparait, avec succès, les autos des gens de Sainte-Marie.

Nous sommes l'été quelque part vers la fin des années 70, Léopold a près de 75 ans. Il fait beau et après le dîner, il est assis sur la galerie à l'arrière de la maison.

Sa chaise reposant uniquement sur deux pattes, les deux pieds appuyés sur la garde de la galerie. Il attend qu'il soit une heure (ou 13 heures comme on dit aujourd'hui) parce que son commerce préféré est fermé sur l'heure du midi. Annette devait, par la fenêtre de la cuisine, l'observer en faisant la vaisselle. Pouvait-elle avoir une prémonition que son mari allait d'ici la fin de la journée poser un geste impulsif et surtout le connaissant, absolument et totalement définitif.

Comme à son habitude, il regarda dans la cour pour choisir une automobile à utiliser. Il faut comprendre que le garage de son fils est carrément dans la cour de la maison et qu'il y a toujours plusieurs autos en réparation, prêtes pour la vente ou tout simplement stationnées dans la cour mitoyenne, la plupart avec les clés dans le contact.

Léopold prend le volant d'une auto et se dirige sur la rue Notre-Dame en direction nord. À l'intersection de l'avenue St-Louis et de la rue St-Antoine se trouve le commerce Jobin Radio-Télévision. Comme son nom l'indique, le commerce de M. Jobin se spécialisait depuis de nombreuses années dans le domaine de l'électronique. M. Jobin connaissait très bien mon grand-père et en le voyant arriver, il savait qu'il voudrait fouiller dans son vieux stock de lampes pour tenter de faire fonctionner ses téléviseurs.

Après ses achats, grand-papa sauta dans la voiture et se dirigea vers la maison, espérant réussir à réanimer un autre poste de télé. En arrivant, il stationna la voiture dans la cour et entra dans son atelier pour réparer le poste problématique.

J'imagine qu'il a réussi et pour souligner son succès, il décida que c'était l'heure de sa collation. Avec son Pepsi et son Jos-Louis, il s'assoit dans les marches en avant de la maison et déguste lentement son goûter en regardant passer les autos sur la rue Notre-Dame.

Après, il retourne s'asseoir à sa place à l'arrière pour profiter de la fin de l'après-midi en attendant le souper. Paul sortit du garage par la porte de côté, celle que son père et son grand-père utilisaient avant lui, depuis le début des années 1900 pour retourner à la maison. Il s'avança vers son père, s'appuya sur la garde devant lui et dit :

- Papa vous êtes allé chez Jobin tantôt?
- Oui. Qui t'a dit ça?

- Vous avez pris une auto dans la cour?
- Comme d'habitude, oui... C'est pas correct? Et pis qui t'a dit que je suis allé là?
- Oui oui pour l'auto, pas de problème... C'est M. Jobin qui m'a téléphoné...
- Pourquoi y a appelé... Yé ben mémère, lui...
- C'est juste qu'il m'a dit que vous êtes parti avec son char...
- Ben oui toi, j'ai pris le char à Jobin moi... Suis vieux, mais pas fou.
- Ok si vous le dites que vous l'avez pas pris, mais pourquoi sa station-wagon brune avec le lettrage Jobin Radio-Télévision dans le côté est dans la cour quand elle était pas là à matin...
- Ah ben maudit torride, si je suis pus capable de reconnaître le bon char, c'est fini je conduis plus!

Selon la rumeur, malgré les protestations de Paul et avec geste théâtral, il aurait pris son permis de conduire et l'aurait déchiré sur le champ. Il n'aurait plus jamais reconduit d'auto par la suite.

Pôle, l'éternel gars de char depuis sa tendre jeunesse, a mis fin à sa présence sur la route de la même manière qu'il a vécu sa vie; en faisant à sa tête sans aucune zone grise.

Peut-être que cette anecdote comporte certains « ajustements », mais force est d'admettre qu'elle est très plausible compte tenu du caractère de grand-papa. Encore aujourd'hui en pensant à lui, à mon père à mes oncles et à tante Jacqueline, je suis fier de dire que je suis, moi aussi un cabochon...

Denis Bilodeau

LE SOUFFLE DES AUTRES

Chacun d'entre nous est le fruit de tout ce qui s'est déroulé afin que la magie de la Vie s'opère. Le souffle amoureux de nos parents et de ceux qui les ont précédés, nous a permis d'exister et d'incarner l'être humain que nous sommes devenus.

Pour ma part, je suis la Marie à Georgette, à Émérilda, à Agnès, les Dollars à Charles de la Grand-Montagne de Saint-Joseph-de-Beauce. Je suis aussi la Marie à Jean-Marie à Joseph à Jean-Baptiste du rang Sainte-Thérèse de Sainte-Hénédine. Vous comprendrez que je me présente comme la Beauceronne que je suis maintenant. Les Beaucerons, ces insoumis que l'on surnomme les Jarrets noirs. En fait, je suis bien fière de mes origines, car nous avons une réputation de travailleurs et d'entrepreneurs et nous le méritons.

Depuis toute petite, alors que je jouais à la maîtresse d'école dans la cuisine d'été avec mes frères et sœurs en guise d'élèves, je savais que c'était ce que je voulais faire de ma vie. Ma grand-mère paternelle ainsi que quatre de mes tantes : Marie-Paule, Yolande, Françoise et Antoinette Nadeau avaient toutes enseigné à l'époque dans les écoles de rang des environs. Gabrielle la plus rebelle, est devenue garde-malade. Pour ma grand-mère, malgré le peu de moyens dont elle disposait, il fallait que ses filles soient instruites. Elle voulait qu'elles aient un bel avenir. Grand-maman Claire aimait bien parler, écrire, lire et rire. Elle a joué au Scrabble jusqu'à la fin de sa vie à 100 ans.

Émérilda, ma grand-mère maternelle, a élevé 15 enfants dans le village de Saint-Joseph-de-Beauce d'où elle était originaire. Ils n'étaient pas riches et les enfants, surtout les aînées, dont ma mère, ont dû quitter l'école pour aller travailler à Québec ou à proximité et souvent verser une partie de leur salaire pour aider la famille. Il faut dire qu'ils ont eu à traverser la guerre et la crise qui a appauvri les gens de cette époque. Par contre, l'Église leur demandait de faire un enfant chaque année pour faire croître la population du Québec. Ces femmes ont donc travaillé fort. Elles ont toute mon admiration. Émérilda, celle que j'ai le mieux connue grâce à un séjour chez elle, était une entrepreneure dans l'âme. Elle avait souvent deux ou trois jardins, faisait de la couture, du tricot, du tissage et surtout était une cuisinière hors pair. Avec elle, tous les restes se transformaient en recette appétissante. Elle ne perdait rien. Nourrir 15 enfants relevait parfois du défi.

Mes parents, Georgette et Jean-Marie, ont formé une équipe pour s'occuper de nous et de la ferme. L'ouvrage ne manquait pas et les sollicitait sept jours par semaine. Je me sens privilégiée d'être née dans une famille où l'amour était présent. Papa nous le disait fréquemment et maman nous l'a verbalisé dans les dernières années de sa vie. J'ai compris qu'elle venait d'une famille plus réservée quant à l'expression des sentiments. Nous avions à manger, des vêtements propres et avons été encouragés à nous instruire. La tâche d'un parent est de nous donner des ailes et du souffle pour les utiliser. Je crois avoir tout donné afin de transmettre ces valeurs à mes enfants. Je suis maintenant grand-mère et tellement fière d'accompagner mes petits-enfants. Je désire leur laisser mes mots et le souffle de ceux qui les ont précédés.

Marie Nadeau

LES YEUX D'UN ENFANT

Je suis le fils de Simone Gagnon, mère au foyer et d'Irénée Vachon, cheminot pour le Québec Central comme son père et son grand-père avant lui. J'ai une sœur, Sylvie qui aura 6 ans en juillet prochain. Nous vivons heureux dans une petite maison louée sur la rue Principale à St-Lambert-de-Lévis. Nous sommes à quelques pas où mon grand-père maternel et mon oncle Wilfrid demeurent. La très grande majorité de mes oncles, tantes, cousins et cousines Gagnon, habitent dans mon village. Les journées sont paisibles et sans histoire.

Nous sommes le 17 mai 1965, c'est mon quatrième anniversaire. Cette journée devait être la plus belle. Elle devait être remplie de merveilleux moments et de surprises. J'ai le souvenir au contraire d'un sentiment d'abandon, mais qui deviendra par la suite le début des plus belles années de mon enfance.

Tôt le matin, partageant une chambre avec ma sœur, ma mère vient nous réveiller. Elle nous dit que nous devons quitter St-Lambert et déménager dans une nouvelle résidence. Je me souviens très bien être assis sur mon lit, ma mère m'enfile ma camisole blanche et mes bas bruns. Sortant de la chambre, je ne comprends pas ce qui se passe. Pourquoi ces objets sont emballés ? Rien n'est plus comme avant. Seul demeure le poêle à bois au centre de la cuisine qui réchauffe le gruau et quelques bols pour notre dernier repas. Je n'ai pas souvenir d'avoir eu connaissance de discussions entre mes parents sur la possibilité de quitter notre village. Mon père ayant l'habitude de changer d'affectation à cause de son travail, ce changement avait, semble-t-il, peu d'incidence pour lui. Ce matin-là, je ne comprenais pas, j'avais de la difficulté à m'imaginer vivre ailleurs. Ce village qui m'avait vu naître, cette maison qui était mon repère et bien sûr, étant située au centre du village, de la proximité de mes parents et de mes amis.

C'est le départ, je suis assis sur le siège avant dans la voiture de mon père. Je n'ai pas d'autre option, car ma place habituelle sur le siège arrière est prise par l'objet le plus fragile et le plus précieux que nous avons: l'immense meuble abritant notre téléviseur. J'ai encore du mal à comprendre comment mon père avait fait pour l'embarquer dans le Rambler. Tous nos meubles, nos vêtements, notre vaisselle, mes jouets sont entassés dans un camion beaucoup trop petit à mes yeux. Je ne comprends pas pourquoi nous laissons derrière nous des objets, selon moi, essentiels. Je pleure, je suis inconsolable. À plusieurs reprises, je supplie mon père

d'amener la clôture qui limitait notre terrain et celle qui entourait l'espace où ma mère récoltait des légumes, l'immense arbre où étaient suspendues nos balançoires. Même la grange qui servait d'entrepôt, l'endroit où mon père rafistolait tout et rien, où logeaient à l'occasion les chats errants du village. Sans être étonné, vous comprendrez que je n'ai pas eu gain de cause.

Me séparant de tout ce que je connaissais, je demeurais inquiet, car la route et la destination m'étaient inconnues. De leur côté, ma mère et ma sœur sont toutes les deux embarquées dans le camion avec le déménageur. Mon père prend le devant du convoi, je suis convaincu à ce moment qu'il changera d'idée, mais en vain. Sur la route, je remarque à droite la maison de mon grand-père, juste en face, l'église du village et finalement le pont qui traverse la rivière. Il n'y avait plus de possibilité pour un retour en arrière. Ma mère avait pris soin, avant de quitter, de placer sur le siège avant mon oreiller et mon ourson en peluche noir et blanc. L'odeur de ces objets m'apporte un réconfort et m'apaise. Je me souviens de m'être endormi.

À mon réveil, j'entends la radio qui griche. Nous roulons encore. Le camion qui avait quitté ma maison ce matin était toujours derrière nous. Je vois à ma gauche une montagne avec quelques plaques de neige au sommet. Nous traversons plusieurs petits villages qui ressemblent étrangement à celui que j'avais quitté avec des maisons, une école, une église, des enfants. Des clôtures qui limitent les terrains. Des jardins pour récolter les légumes. D'immenses arbres où sont suspendues des balançoires. Et surtout des granges où logent différents animaux et à l'occasion, sans doute, les chats errants du village. Je me sentais déjà un peu mieux, mais encore inquiet. Étant un enfant curieux, je demande à mon père.

- Où allons-nous rester ?
- Dans une nouvelle maison et dans un nouveau village. Ce village se nomme Saint-Camille.
- Et pourquoi ? Nous étions bien dans notre maison !
- Oui, mais ce n'est pas l'endroit où l'on demeure qui est important, mais avec qui l'on demeure.

À ce moment, n'ayant que quatre ans, je ne suis pas certain d'avoir bien compris. Si mon père le dit, c'est sûrement vrai. Après avoir reçu des réponses à mes questions d'enfant, je suis déjà un peu plus confiant.

J'aperçois au loin un clocher, je vais enfin voir ma nouvelle maison. Mon père tourne à droite sur la route près de l'église de briques rouges. Cette route qui descend, bordée de quelques maisons, semble se poursuivre très loin dans la forêt.

J'ai l'impression que ce voyage ne s'arrêtera jamais. Mais soudain, j'observe à ma droite un bâtiment en ruine. Mon père m'explique qu'il s'agit d'un moulin à scie abandonné. Immédiatement après, nous tournons à gauche sur un chemin de gravier qui longe une voie ferrée. L'auto ralentit et à ma droite je remarque une petite clairière marécageuse qui abrite une maison. Le vitrage de la majorité des fenêtres est cassé. Quelques ouvertures sur le toit en bardeau de cèdres me rendent inquiet. Nous poursuivons notre chemin, je suis rassuré.

Juste en face, cachée par quelques arbres, se trouve enfin notre nouvelle maison. Je devrais dire, notre immense maison. Elle semble, à mes yeux, beaucoup trop grande pour nous. C'est la première fois que je voyais une vraie gare. Imaginez, moi qui avais habité depuis ma naissance dans une toute petite maison, j'allais habiter avec ma famille dans une gare. Rien à voir avec ce que je connaissais déjà. L'auto s'arrête, je pousse rapidement la portière. Je rejoins ma mère et ma sœur qui se précipitent à l'intérieur pour y découvrir des pièces et des objets, de nouveaux meubles, même l'odeur est différente. Au rez-de-chaussée, il y a bien sûr la cuisine, la salle à manger et le salon. Ce sont de grandes pièces bien éclairées par de nombreuses fenêtres. Et en plus, le bureau du chef de gare avec d'immenses fenêtres donnant sur la voie ferrée qui n'était qu'à quelques pieds. Sur le comptoir se trouvent plusieurs objets que je n'avais jamais vus, dont un qui attire particulièrement mon attention. Mon père m'explique qu'il est possible de communiquer avec cet appareil qu'il désigne comme étant un télégraphe. Nous poursuivons notre visite avec la salle d'attente. Elle est très grande avec des bancs qui longent les murs qui, à l'époque, accueillaient les passagers. Elle est suivie d'un dépôt d'une grande taille, utilisé pour l'abri et l'entreposage des marchandises. Au deuxième étage, quatre chambres spacieuses et la salle de bain. À travers la fenêtre de ce qui sera ma chambre, à quelques pas de l'entrée principale de la maison, je remarque un bâtiment avec le toit plat. Les murs extérieurs sont construits avec deux rangées de blocs de béton pleins. C'est un abri antinucléaire qui contenait deux lits de camp permettant d'y vivre quelque temps après une attaque atomique. Il faut se souvenir qu'à cette époque, nous étions en pleine guerre froide. Tout était réuni pour m'inventer des histoires, créer des personnages et imaginer des scénarios. Dehors, le paysage que je connaissais a changé. À l'arrière de notre nouvelle maison, une forêt à perte de vue. Selon mon père, elle regorge d'originaux,

de chevreuils, d'ours et de perdrix. Quelques maisons bordent la route principale où vivent peut-être des enfants qui deviendront certainement mes nouveaux amis.

Je devais donc m'adapter à ce nouvel environnement. J'étais déjà rassuré et j'oubliais que ce matin, j'étais inconsolable à l'idée de quitter la maison que j'habitais depuis ma naissance. Et pourtant à la fin de cette journée, rien n'avait changé. Je retrouvais avec mes yeux d'enfant des maisons, une école, une église, d'autres enfants. Des clôtures qui limitaient les terrains. Des jardins pour récolter les légumes. D'immenses arbres où étaient suspendues des balançoires. Et surtout, des granges où logeaient différents animaux et à l'occasion, j'en étais sûr, les chats errants du village.

René Vachon



MA TANTE RÉGINA

« Dans la vie on peut choisir nos amis, mais on ne peut pas choisir notre parenté ». Cette phrase, je l'entendais souvent prononcer par mon père, quand j'étais jeune. Il la répétait chaque fois qu'il venait de vivre une situation problématique avec un membre de la parenté au comportement bizarre.

Dans toute famille, il y a des gens avec lesquels on a plus ou moins d'affinité. Chez nous, il suffit de penser à ma tante Blanche, la sœur aînée de maman, une vieille fille à l'air austère qui semblait toujours de mauvaise humeur. Elle était grande, plutôt mince et, avec son menton proéminent, elle affichait toujours un air supérieur. Est-ce dû au fait qu'elle avait passé plusieurs années chez les religieuses, ayant sorti de la communauté juste avant de prononcer ses vœux perpétuels de chasteté et d'obéissance; ou, contrairement à ses sœurs, était-ce la conséquence de sa frustration de ne pas avoir pu se trouver un mari? Peu importe la raison qui motivait son comportement, mes frères et moi redoutions chacune de ses visites. Loin d'être gentille avec ses neveux, elle profitait de chaque occasion pour nous critiquer et s'adressait toujours à notre mère avec son air hautain. Si elle voyait une occasion de la rabaisser, elle en profitait. Cet opportunisme malveillant me frustrait particulièrement.

À l'opposé, Régina, l'épouse de mon oncle Henri, était notre tante préférée. Toujours de bonne humeur, elle nous abordait constamment avec un mot gentil, un compliment ou une question qui trahissaient sa préoccupation pour notre bien-être. Ayant été élevée chez le docteur Bonenfant à l'île d'Orléans, cette petite dame à l'allure frêle, avait reçu une bonne éducation et sa vie dans l'environnement d'un médecin lui avait permis d'acquérir de bonnes connaissances reliées au domaine de la santé. Avec les années, elle était devenue la dame de confiance de notre mère qui n'hésitait pas à lui demander son avis lorsque l'un de nous était affecté d'une fièvre ou montrait des signes avant-coureurs d'une maladie. Les sages conseils de ma tante étaient rassurants. Et, ce qui nous la rendait davantage sympathique, c'est qu'on a souvent vu cette tante prendre la défense de maman lorsque celle-ci se trouvait déstabilisée par une remarque désobligeante de Blanche, sa sœur.

Un jour, mes frères et moi allions davantage être témoins de la gentillesse de ma tante Régina; celle-ci nous réservait une surprise qui allait rester gravée dans la mémoire des petits neveux dociles que nous étions alors. Lors d'une visite de cette

tante à la maison, celle-ci s'était informée des notes obtenues par Maurice, mon frère aîné qui venait d'entreprendre son cours classique après avoir sauté sa septième année.

- Ça va pas si mal, avait répondu maman, sauf qu'il a de la misère avec le latin, une matière de base en belles-lettres. Ça l'insécurise beaucoup.

Débuter un cours classique sans avoir terminé sa septième année constituait un énorme défi pour un adolescent de 11 ans, qui devait maîtriser les rudiments du latin, une langue morte, pour partir du bon pied. Ma tante suggéra alors que Maurice aille faire un peu de rattrapage avec son fils Paul-André, un élève brillant, qui serait sûrement heureux de pouvoir aider son cousin de deux ans son cadet. C'est ce qui motiva une visite chez mon oncle Henri, visite à laquelle nous allions accompagner nos parents la fin de semaine suivante.

Nous allions rarement chez la parenté. Chaque nouvelle rencontre était pour moi une découverte. Le logement chez mon oncle Henri nous impressionnait par la quiétude qui semblait y régner. L'ameublement, plus classique que chez nous, était bien disposé et dégageait un certain conformisme. Tout était propre et bien rangé et la décoration était sobre. Sur un cabinet du vestibule, on pouvait apercevoir, dans un cadre, la photo de graduation de Charles, notre cousin aîné. Un peu plus loin, sur le mur, parmi quelques photos de famille, on reconnaissait la binette de Paul-André, étudiant au Séminaire de Québec. Ma tante était bien fière de ses deux fils : elle les élevait en leur inculquant de bonnes manières et elle les incitait à bien travailler pour réaliser leurs rêves. En passant au salon, j'ai été particulièrement impressionné par les petits napperons de dentelle fabriqués au crochet qui ornaient les bras des fauteuils, du divan et de la petite table basse.

Comme on nous avait avisés d'être sages, nous écoutions religieusement les conversations. Maman parlait d'alimentation avec ma tante, papa de mécanique avec mon oncle Henri. Au loin, dans le petit fumoir adjacent au salon, on percevait la conjugaison latine que Paul-André expliquait à Maurice : « rosa, rosa, rosam, rosae, rosae, rosa, rosae, rosae, rosas, rosarum, rosis, rosis ».

Tout à coup, profitant d'un moment de silence entre deux sujets de conversation, ma tante s'adressa à nous :

- Auriez-vous le goût d'une petite gâterie les enfants?

- Oui, ai-je répondu en jetant un regard vers maman pour m'assurer que cette réponse respectait les règles de la politesse.

- Ce sera le 25 novembre demain, la Sainte-Catherine; ça vous dirait de manger de la tire étirée?

- Oui, ajouta mon frère Pierre, qui comme moi était une véritable bibite à sucre.

- Tu as fait de la tire, questionna maman en regardant notre hôte.

- Non, mais je vais en préparer.

Nous étions tous stupéfaits. La dernière fois que j'avais vu notre mère fabriquer de la tire, ça avait pris du temps, ça avait été compliqué et le résultat n'était pas à la hauteur de ses espérances.

- Ça n'a pas de bon sens, dit maman, on part bientôt.

- C'est pas si compliqué. Vous allez voir.

Et sur ce, sans hésiter, ma tante revêtit son tablier et s'attaqua à la tâche. Rapidement, elle mélangea les ingrédients tels, sucre, cassonade et mélasse, qu'elle fit bouillir jusqu'à la température requise. Puis, après une courte période de refroidissement, elle ajouta du soda et étendit le contenu sur une surface de papier beurré. Une quinzaine de minutes plus tard, on allait assister à un travail original. Après s'être généreusement enduit les mains de beurre, ma tante se mit à replier plusieurs fois la bande de tire sur elle-même. Ensuite, elle commença à l'étirer.

- J'vas t'aider, dit maman. Ça va mieux à deux.

On avait les yeux grands comme des « bolés ». C'était fascinant de voir la tire, qui glissait entre les mains des cuisinières, être répétitivement manipulée, tordue, repliée, étirée et pâlir lentement.

Les deux confiseuses du moment ont continué à travailler la tire jusqu'à ce qu'elle prenne une belle couleur dorée et que sa consistance devienne ferme.

Une fois la tire coupée en petits morceaux, on put enfin déguster ce produit popularisé jadis par Marguerite Bourgeoys, ce qui ravit notre langue et notre palais.

Lorsque vint le temps de partir, ma tante nous avait préparé à chacun un petit sac de tirs qu'elle avait enveloppés dans des petits morceaux de papier ciré.

Encore aujourd'hui, comment pourrais-je oublier les délicatesses de cette charmante tante qui, lors d'une visite, avait préparé spécialement pour nous des sucreries qui deviendraient un plaisir gustatif pendant plusieurs jours? Aussi, lorsque dans mes examens de géographie on nous demandait la capitale de l'Alberta, ma tante, sans le savoir venait me faciliter la tâche. Régina, un nom que je n'oublierai jamais.

Jean-Marc Labbé

MAISON PATERNELLE

1915, deux jeunes tourtereaux se sont épousés à Sainte-Claire de Dorchester. Joseph et Claire se connaissaient peu, mais avaient le goût de fonder une famille, une grande famille. Ils habitèrent au départ pendant un an dans la maison du père de Joseph, Onésime Nadeau dans le rang Sainte-Thérèse à Sainte-Hénédine. La terre étant assez grande, Onésime la divisa entre deux de ses fils qui voulaient vivre des produits de la terre. On décida alors de me bâtir, de bâtir une maison pour les deux jeunes amoureux. Ils l'étaient devenus.

1916, tout le bois de ma structure vient de la terre des Nadeau, j'en suis fière. Ils ont érigé mes fondations avec les roches de la ferme et du ciment. Les époux me désiraient grande, pour accueillir une grosse famille, avec de la musique, des chants et pleine d'enfants. Leur vœu fut exaucé. Au fil du temps, j'ai assisté à 10 naissances, mais aussi au décès du bébé Gabrielle. Une petite fille, elle avait pris froid sur ma galerie et n'a pas survécu au virus qui s'est emparé de son corps. Je me souviens des pleurs de désespoir de Claire et Joseph, perdre un enfant c'est la roue qui tourne à l'envers. Pardon, j'ai sauté des étapes, je suis fébrile, c'est la première fois qu'on me donne la parole. Les souvenirs se bousculent dans ma tête.

J'ai omis de me présenter correctement. Je suis grande, j'ai une cave sur terre battue avec un solage très solide et large. On accède au rez-de-chaussée via la cuisine d'été qui sert aussi de réfectoire lors des corvées. C'est à la sueur des gens du rang qui sont venus donner du temps pour me bâtir que je dois la vie. Je vous laisse entrer dans la cuisine d'hiver où trône le poêle à bois, la chambre des époux est juste à l'ouest. Au nord, la salle à manger et le salon avec son baie window et ses portes coulissantes. Celles-ci sont souvent fermées. Le salon accueille les célébrités, telle la visite annuelle du curé du village. Lui seul utilise la porte de devant une fois l'an.

Montez l'escalier, je vous amène à l'étage. Attention, la deuxième marche grince, car elle dissimule une cachette pour les souliers, à mi-chemin on tourne à angle droit. Ainsi le palier peut devenir un balcon pour une princesse. J'ai pensé à tout. Il y a quatre chambres à l'étage et deux d'entre elles possèdent une lucarne. En fait, j'ai trois lucarnes sur ma façade, celle du centre nous amène à un petit balcon. Pas très utilisé, je dois avouer. La chambre au sud-ouest est plus petite, car il y a un escalier qui mène au grenier. Ici seront remisés les souvenirs, un vieux coffre de

bois, les livres poussiéreux et les lettres d'amour. Mon grenier est un endroit chaud en été et froid en hiver, il touche au ciel, mais fait parfois peur aux petits enfants, pourtant...

On m'a peint en blanc et mes garnitures sont bleu foncé. Je me dresse encore fièrement dans le rang défiant le vent et le temps.

Témoin de nos heures les plus belles,

Tu fus oh maison paternelle,

Le berceau de nos amours,

Je t'aimerai toujours. (Maurice Nadeau, auteur du poème)

Marie Nadeau

PANDORA

Il existe un Pays où le temps est un Espace, où la Vie est la Mémoire, où le Présent est appelé Moumance¹. Le temps y est comme un fil continu qui relie tous les espaces de tous les temps. Dans ce monde, on trouve le Beau, le Bon, son semblable et son contraire et on peut y comprendre la révélation de tous les mondes qui existent, et de ceux qui ont existés. C'est un monde fascinant et enchanté... Son nom est Pandora. Dans le monde de Pandora, le féminin et le masculin ont une place égale... et la lumière du jour éclaire tout autant l'un que l'autre et les ombres de la nuit habitent les mêmes rêves pour tous. On y retrouve des royaumes d'une autre époque, où des épopées y sont défendues par des héroïnes et des héros. Leurs histoires y sont racontées et des chansons en relatent les exploits.

La cérémonie de l'eau

Il y avait depuis longtemps dans ce pays une tradition qui subjuguait l'espace et le temps de Pandora. Cette cérémonie de se rassembler pour arroser d'eau un bébé venait de la vénération qu'avaient les pratiquants de ce rituel pour ce qu'ils considéraient comme sacré, c'est-à-dire l'Eau. En effet, pour eux, l'Eau était un agent de purification et de restauration. Son cycle, de tomber sous forme de pluie et de retourner au ciel après avoir apporté ses effets bénéfiques, avait inspiré et donné son sens à ce rituel, en tant que symbole du Cycle éternel de la Vie. Lors de la Cérémonie de l'ondoiement, les mots : *Mutatis, Mutandis, Mutandis, Mutatis* étaient prononcés. Ces mots signifiaient: ce qui a été fait a été changé et ce qui a été changé a été fait. Ces paroles référaient à de nouvelles² coutumes qui avaient remplacé les anciennes³⁴ coutumes d'autrefois.

¹Moumance : Mémoire molle qui est pénétrée de toutes les mémoires de tous les temps

²Voir addenda 1

³Voir addenda 2

⁴Voir addenda 3

Mister time

Mister Time était l'architecte de Pandora. Dans le Monde de Pandora, une seule chose ne changeait pas, le temps de Mister Time. Il était le Grand Horloger de Pandora, rien de ce qui avait été fait n'avait été fait sans Lui. Un jour un enfant se présenta devant Lui et demanda quel était son nom et Mister Time lui répondit: « Je Suis est mon nom » et, sachant quelle question chiffonnait encore l'enfant, il ajouta: « C'est de par Moi que ce qui a été fait est ce qui est et ce qui sera ne sera que le reflet de ce qui a toujours été. Mutatis, Mutandis, et, Mutandis, Mutatis. Car celà aussi fait partie du Temps et de l'Espace de Pandora ».

L'Épreuve du temps

Au fil du temps, plusieurs argumentaires différents faisaient contestation et surtout adaptation à l'architecture de l'architecte, chacun opposant tour à tour ses idées. À une certaine époque, ce furent les politiciens ou les scientifiques qui remettaient en question les fondements de Pandora... Cela était dû aux conformistes, extrémistes, intégristes de tout acabit... En effet, les fondamentalistes causaient un tort énorme par leur immobilisme.

Les Arguments Péremptoires

Les arguments de chaque faction nageaient dans le péremptoire. Ce qui semblait important pour l'un, au moment de l'un, était équivoque pour l'autre, au moment de l'autre. Ce qui les divisait n'était autre chose que l'aspect péremptoire de leurs opinions. L'épreuve du temps mettait l'humanité de l'un en marge de la vérité de l'autre et la dignité de tous en souffrait. Comme si la réalité de l'un était anachronique à l'autre. Tout devenait alors relatif et aucune Vérité n'existait.

La Loi Morale c'est l'Amour

Voilà qu'un jour apparaît un jeune enseignant de l'ancien ordre, et, qui annonce que l'Amour est la Seule Lumière du Monde. Aussitôt son enseignement, qui n'était pas compris par tous, commença à diviser les habitants. Ce n'était pas ce qu'il souhaitait, mais sa Révélation remettait en question les fondements mêmes de la Vérité à Pandora⁵. Son enseignement trouva très vite beaucoup d'adeptes et eut des répercussions dramatiques pour ce jeune enseignant de la Loi Morale : et il fut empêché définitivement d'enseigner. Ce jour-là, il y eut un tremblement qui secoua les bases de Pandora et même le soleil s'obscurcit. Puis un jour nouveau commença.

⁵Addenda 4

Le soleil et la lumière se levèrent de nouveau sur Pandora et à la chaleur des doux rayons du soleil, la nature s'anima d'une vie éternelle.

À partir de ce jour, la vie devint comme une célébration.

Le Sel, Nouvel Élément dans Pandora

Sous l'action des mouvements de l'eau et sous l'action du soleil, le Sel apparut à Pandora. Ce nouvel Élément apportait un goût nouveau aux aliments ainsi qu'il les préservait. En mémoire de ce jeune enseignant, on décréta que dorénavant le jour de sa naissance serait appelé le *Jour du Sel*. En plus de préserver et d'apporter plus de goût aux aliments, le Sel apportait la soif aux citoyens de Pandora. L'Eau ne manquait pas et la Lumière du jour rayonnant, l'avenir de Pandora sembla assuré.

Addenda 1 : Les Bienfaits de la Loi. Anciennement, les citoyens et citoyennes de Pandora vivaient dans la pratique de rituels obscurs liés à la croyance que toute vie sur terre étaient liées ensemble. Cette croyance, qui était appelée Animisme, trouvait aussi ses variantes comme le Panthéisme. Les citoyens vivaient ainsi obnubilés par toutes sortes de coutumes inspirées par toutes sortes de croyances comme par exemple, le rituel d'offrir des sacrifices humains et de manger leurs chairs. C'était dans cette condition humaine que les avait conduits leur foi sensualiste, matérialiste.

Addenda 2 : Ces anciennes coutumes avaient vainement essayé de lutter contre le mal qui enserrait la moitié de l'Ancien Monde. Cependant, sous l'impulsion de nouveaux enseignants, on créa l'éducation par l'enseignement. On put ainsi soumettre sensiblement les Noirceurs de l'ignorance à la lumière de la Loi. La Loi les avait partiellement délivrés de l'immoralité et à partir de ce jour les avait conduits sur le chemin de l'Éducation.

Addenda 3 : Les Méfaits de la Loi. La loi les avait délivrés de l'Immoralité, mais les avait aussi subjugués. La Loi était un bon Serviteur, mais aussi un mauvais Maître. C'est à partir de ce jour qu'on pratiqua l'Ondoïement par l'Eau. La nature humaine avait eu besoin de l'éducation par la loi, mais la condition humaine demeurant soumise aux impératifs de la nature, il fallait plus que la loi pour soumettre les noirceurs dont la loi se faisait complice. Il fallait une Lumière qui communiquait la vie, un peu comme l'Eau le faisait quand elle régénérait la Nature par ses effets.

Addenda 4 : La Vérité. De dire qu'un chien était un animal n'était pas la Vérité. C'était la Réalité. La vérité était Morale... Ainsi, la condition humaine et la Nature Humaine étaient les domaines qu'avait éclairés la Lumière morale de la Vérité.

Gilles Faucher

PERDRE ET GAGNER

Ah ! La vieillesse, un défi que cette dualité entre perdre et gagner...

Une des définitions de la vieillesse dit ceci : la vieillesse est la dernière étape de la vie, caractérisée par un ralentissement des fonctions physiques et cognitives, survenant généralement après 60 – 65 ans.

Pour parler de nous dans les journaux, à la radio ou à la télé, on utilise de douces appellations telles : le grand âge, l'âge d'or, l'âge avancé, le troisième ou le quatrième âge, les jeunes seniors ; arrêtez de tergiverser, nous sommes des vieux.

Je suis dans ma soixante-quinzième années et je fais partie des vieux. Je n'aurais jamais cru dire cela de moi un jour et pourtant j'y suis. La vie est finalement un jeu où perdre et gagner se côtoient quotidiennement. Nous, les vieux, avons appris à danser avec cette dualité quotidienne.

Lorsque je m'arrête et que je regarde en arrière, toutes ces années qui ont filé à la vitesse de l'éclair, je constate que la vie est allée beaucoup trop vite afin que je puisse en goûter toutes les saveurs, toutes les nuances, toutes les folies, toutes les libertés qu'elle m'offrait. Trop de peurs, trop de retenue, trop de principes rigides m'ont empêché de profiter de ces opportunités manquées.

La vieillesse a ceci de beau, c'est que l'expérience acquise lors des apprentissages de la vie nous permet de gagner sur nos peurs, nos angoisses et nos regrets. Elle ouvre la perspective nouvelle, de goûter pleinement le moment présent, d'oser réaliser nos rêves enfouis, de se lancer dans des projets inconnus avec des personnes de tous âges, de se laisser déstabiliser et de se confronter à des idées différentes des nôtres avec une grande ouverture.

À cette étape de la vie, on a le luxe du temps, celui après qui on a couru toute sa vie adulte. On aime ce que l'on choisit de faire et auprès de qui l'on s'implique. Notre regard sur les événements est plus lucide, on sait ce que l'on veut autant que ce qu'on ne veut pas. Je constate avec les années que j'ai beaucoup plus appris lors d'une perte que lors d'un gain.

Lorsque je fais une erreur ou lorsque quelqu'un me dit que c'est urgent, je me pose la question suivante : est-ce que quelqu'un est en danger de mort ou est malade ? Est-ce que je peux me reprendre ? C'est une phrase qui relativise et dédramatise bien les choses.

Cependant, il y a des réalités qui vont avec la vieillesse. Le miroir est un ami impitoyable, chaque matin il te renvoie une implacable réalité, tes rides et pourtant, je suis en vie, autonome, et je peux choisir de faire ce que je désire. J'ai des rides, des kilos en trop, mes cheveux s'éclaircissent et sont cassants. J'ai moins de souplesse, je cherche trop souvent ma clé de voiture, j'oublie ma gourde un peu partout, j'ai même écrit mon nom en dessous ainsi, les gens me rappellent parce que souvent, je ne sais même pas où je l'ai oubliée. Je vais chercher quelque chose dans une pièce de la maison, misère, je ne sais plus ce que je voulais, j'oublie. C'est maintenant cela ma réalité quotidienne et je sais en rire.

Je suis totalement consciente qu'on a beau nous vanter les beautés de l'âge, qu'on nous promette la jeunesse par des crèmes miracles trop dispendieuses, le Botox ou les agents de comblement, par les exercices ou la pensée positive, par le jeûne intermittent ou la cure aux raisins pendant quelques jours, tous ces moyens n'effaceront jamais les affres du temps sur notre corps. Je revendique ces marques de l'âge qui sont apparentes, elles sont un signe d'une vie vécue totalement.

Le temps compte, le ruban à mesurer se raccourcit, l'urgence de vivre est une fidèle compagne pour moi. J'ai envie de tout, très souvent.

Tant que la santé est présente bien sûr, grandir dans la vieillesse m'a permis de me pardonner et de pardonner aux autres, la rancœur ne mène à rien de positif. À écouter ma petite voix, elle est souvent de bon conseil. À aimer, aimer, aimer éperdument les êtres et la vie. À profiter de toutes les opportunités pour apprendre quelque chose de nouveau. À chanter à tue-tête en forêt. À rire de moi et des situations incontrôlables et à tant d'autres choses.

Il me reste des rêves et des objectifs à réaliser tels, apprendre le Kintsugi, faire du Tai-Chi sur chaise, créer des œuvres en papier mâché, apprendre l'aquarelle, améliorer mon anglais, faire une nouvelle exposition de photos et plus... sans oublier de réaliser mon rêve ultime : écrire un livre et le publier.

Finalement, je constate qu'il y a beaucoup plus de gains que de pertes dans ma vieillesse jusqu'à maintenant, merci la Vie.

Une célèbre maxime de Bernard le Bovier de Fontenelle dit ceci « Ne prenez pas la vie trop au sérieux, de toute façon, vous n'en sortirez pas vivant » À méditer... bonne route.

Ghislaine Crête

UNE AMIE SI PRÉCIEUSE

Un sourire empreint de douceur, des yeux pétillants et rieurs, une démarche déterminée et une allure qui ne laisse personne indifférent. C'est de cette façon que j'ai fait la connaissance de mon amie Lucie, un lien invisible se créait dès cet instant.

Il me semble qu'elle a toujours fait partie de ma vie, nos affinités pour s'amuser ensemble auprès des petits, nous faisaient partager des moments de complicité, de plaisir et surtout de bonheur.

Cette merveilleuse entente, qui s'est installée entre nous, contribuait à consolider notre amitié. Son soutien, dans mes moments d'incertitude et de doute, était comblé par sa grande assurance. Elle avait la capacité de me redonner confiance et me permettait de solidifier mes amarres.

Lorsque l'une de nous se sentait plus fragile et ballotée par de grands vents, l'autre arrivait à la rescousse pour maintenir ce pont en équilibre. Cela nous encourageait à poursuivre notre route ensemble vers de nouveaux défis, éloignés et proche en même temps.

Si l'une de nous bifurquait vers une route différente, on comprenait ce besoin et l'on ne la retenait pas, même si cela signifiait un changement dans notre relation. Notre amitié ne pouvait souffrir de cet éloignement; étant donné que nos attaches nous ramenaient toujours vers ce pont solide et bien ancré.

Pendant plus de 35 ans, un soutien et une confiance mutuelle renforçaient nos liens d'amitié.

Soudain, une forte bourrasque et des vents dominants te fit perdre l'équilibre, en te faisant basculer dans des eaux troubles et agitées.

Ne trouvant plus rien pour t'y raccrocher, tu es partie à la dérive.

Au secours! Au secours! Je me noie et ma barque prend l'eau.

Je t'entends, mais je ne sais pas comment faire pour essayer de te rejoindre, pour te faire regagner la rive et de te maintenir la tête hors de l'eau.

Regarde ma main est tendue vers toi, est-ce que tu la vois?

Beaucoup de personnes sont sur le quai, te faisant des signes pour revenir vers eux.

Regarde le pont est tout près, on va t'aider à le rejoindre. Une barque solide est à ta disposition et les rames ne peuvent pas se briser.

Ne t'éloigne pas trop du quai, car tu risques de partir à la dérive.

Veux-tu venir me rejoindre sur notre pont, regagner la rive et reprendre ta vie où tu l'as laissé en rade?

Je suis toujours là près de toi, à l'autre bout du pont. Il te reste un bout de chemin à faire, ne désespère pas.

On finira par se toucher la main et la garder serrée pour toujours, afin de continuer notre route de l'amitié ensemble.

Notre pont sera à toute épreuve, je ne te lâcherai pas la main et l'on pourra traverser sur l'autre rive en toute sécurité.

Est-ce que tu es encore intéressée à emprunter le même pont, ou tu veux en choisir un qui répond mieux à ton besoin?

Peu importe ta décision, l'important c'est que tu retrouves le chemin du bonheur.

Courage, tu vas y arriver et y trouver le soleil plus étincelant que jamais.

Reconnais-tu cette chanson?

« Quand j'aime un jour, j'aime pour toujours. »

Brigitte Paré

